

Tanocrède tremblant

Roger Vitrac et Léon-Paul Fargue

par Henri Béhar

LE 11 AVRIL 1927, Roger Vitrac écrit à son ami Jean Puyaubert: « Je traîne. Je m'ennuie. Je vais terminer pour après-demain (dernier délai) mon étude sur L.-P. Fargue. Et si tu voyais mon portrait par Claire du même nom¹... »

Le portrait, par une artiste russe homonyme, ne parut pas dans le numéro d'Hommage à Fargue dont il est ici question. Il n'y avait pas sa place! Cependant, il faut croire qu'en dépit de sa procrastination familière (point commun avec le Maître), le texte de Roger Vitrac parvint à temps au rédacteur en chef des *Feuilles libres*, qui l'inséra dans la section « Le Poète ». Quoique grand amateur de calembours et de jeux verbaux, Vitrac (né en 1899) paraissait trop jeune pour produire un témoignage sur l'homme et ses rapports avec la génération surréaliste. En revanche, Marcel Raval l'appréciait assez pour avoir déjà publié quatre poèmes de lui dans sa revue². La fréquentation de l'auteur de *Ludions* dans les cafés de Saint-Germain des Prés et cette collaboration régulière justifiaient sa présence au sommaire de cette livraison.

*

Chaque fois qu'ils ont à produire un hommage, les contributeurs s'interrogent sur la nature et les usages du genre littéraire qu'ils doivent aborder. Roger Vitrac ne manque pas de le faire explicitement au cours de son article, et l'on ne manquera pas d'y revenir. Au moins éprouve-t-il le

1. Roger Vitrac, *Lettres à Jean Puyaubert présentées et réunies par Alain et Odette Virmaux*, Rougerie, 1999, p. 15.

2. Avant le présent hommage Vitrac avait donné aux *Feuilles Libres*: « La barrière en feu » (dédié à L.-P. Fargue), n° 41, oct.-nov. 1925; « Gravitations », n° 43; « Vertèbres de la mer », « Tout est perdu », n° 44, nov.-déc. 1926; poèmes qui seront repris dans *Humoristiques*, Gallimard, 1927.

besoin de commenter à sa manière, qui n'est pas des plus classique, le recueil qu'il juge le plus admirable de son précurseur. Il va donc rendre compte d'un volume introuvable en 1927 : *Tancredi*, édité à Saint-Pourçain-sur-Sioule en 1911, imprimée à 200 exemplaires, grâce aux bons soins de Valery Larbaud³.

Contrairement à ce que l'on peut imaginer d'un surréaliste, son analyse montre en lui un lecteur attentif et sensible, et même un précurseur de nos méthodes critiques. Un historien de la littérature bien informé aussi, puisqu'il est le premier à rendre à Tancredi ce qui lui appartient.

Récusant la « critique synthétique » où s'était illustré Aragon, et que lui-même avait pratiquée, il lui substitue une critique de sympathie, allant au cœur de l'œuvre pour en extraire la sensibilité profonde du poète. Peut-être parce qu'il s'est intéressé de très près à Jarry, dont il fera le saint-patron du théâtre qu'il fondera avec Artaud et Robert Aron, seul, avant toute exégèse savante, il a tout compris : « Les sexes confondus, les élans parjurés, les crimes rejoignant les vertus. On ne peut plus écrire Azur sans rougir. On ne peut plus embrasser son meilleur ami sans provoquer des sourires infamants » (p. 181).

Sa lecture attentive colle au texte qu'il cite longuement, au point qu'il en relève ce que Pierre Guiraud appelait un mot-clé, un vocable qui revient constamment sous la plume de Fargue pour qualifier tant le poème que l'attitude de Tancredi. « J'ai souvent dit, d'autre part, combien l'abus de certains mots dans les œuvres d'un poète m'apparaissait révélateur de son esprit et de son destin. Il y a plus de cent fois le mot *tremblant* dans *Tancredi*. Et, j'en suis sûr, c'est volontairement que Fargue l'emploie avec une telle insistance... »

Ce n'est pas ici le moment de nous livrer à une analyse statistique du vocabulaire de *Tancredi*. Bornons-nous à constater la méthode de Vitrac, et sa justification strictement poétique, qui en fait l'un des premiers défenseurs de nos actuelles méthodes d'analyse lexicale, les seules, soit dit en passant, qui demeurent après l'effondrement du soi-disant structuralisme.

Il ne s'en tient pas là : avant d'entrer en matière, il fait indirectement l'éloge de la méthode historique, qui consiste, non seulement à se remémorer les beaux vers, mais encore à les situer, à les *contextualiser* dirions-nous, de sorte qu'il est le premier dans l'histoire littéraire récente à rendre à son auteur véritable ce fameux vers de *Tancredi*, « Les capitaines vainqueurs

3. On se réfèrera à la réédition procurée par Laurent de Freitas dans : Léon-Paul Fargue, *Première vie de Tancredi*, Fata Morgana, 2001, qui contient les vers cités par Vitrac, plutôt qu'aux éditions ordinaires des *Poésies* de Fargue, où celui-ci a supprimé des passages entiers.

ont une odeur forte», malignement attribué à Gide par son auteur, qui lui avait donné un bâti plus régulier dans le prologue, ses « Ouvertures d'une tragédie », en le scandant ainsi: « Que les capitaines vainqueurs ont une odeur forte! » Peu importe l'usage quotidien que Vitrac en fait pour son propre compte, l'important est qu'il ne soit pas dupe.

*

À qui s'étonnerait de cette étrange complicité entre un jeune surréaliste et un poète de la génération précédente (vingt-trois ans les séparent), il convient de rappeler que le surréalisme est bien loin d'avoir tué le père, comme on le prétend hâtivement. Outre que Vitrac s'est adonné, dans ses jeunes années, à une poésie symboliste publiée dans son *Dés-lyre*, poésies complètes, en 1964, faut-il rappeler les pièces mallarméennes d'André Breton, ou les essais plus simplement symbolistes de Benjamin Péret? C'est pour avoir pratiqué le symbolisme de l'intérieur, si l'on peut dire, qu'ils purent s'en détacher et se tourner vers une poétique nouvelle, plus sincère à leurs yeux. En dépit de la leçon qu'ils retinrent de Lautréamont, ils ne laissèrent pas de saluer, qui Francis Vielé-Griffin (1884-1937), qui Jean Royère (1871-1956) et Paul Valéry (1871-1945), sans parler d'Alfred Jarry (1873-1907) ou même, plus lointain, Germain Nouveau (1851-1920). Unanimement, ils rendirent hommage à Saint-Pol-Roux (1861-1940), dans un mémorable numéro des *Nouvelles Littéraires*, auquel Vitrac prit part en terminant ainsi sa « Prière à Saint-Pol-Roux »: « Ô Saint-Pol-Roux! vous qui, vous étant tenu loin des travaux des hommes, savez qu'ils doivent s'élever jusqu'à leur ombre et se nourrir du fantôme des viandes et de l'apparence des fruits; vous qui avez placé le paon entre la colombe et le corbeau comme un arc-en-ciel entre le soleil et la pluie, assurant ainsi à la contemplation et à l'immobilité des droits à une activité surnaturelle; vous qui avez réuni sous le masque de la même impassibilité le rire et les larmes et qui m'avez confirmé la réalité d'une émotion unique et continue, Saint-Pol-Roux, que votre venue à Paris réduise cette ville en un désert et que votre présence me donne le goût calcaire d'une solitude sans laquelle il ne peut être de liberté spirituelle, avec laquelle on découvre la première de « ces vérités qui font connaître la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer⁴ ».

La suite a défrayé la chronique à la Closerie des Lilas à l'enseigne du « Banquet Saint-Pol-Roux », par quoi la jeune génération entendait bien rendre

4. *Les Nouvelles littéraires*, 9 mai 1925, repris dans Roger Vitrac, *Dés-Lyre*, Gallimard, 1964, p. 44.

Roger Vitrac et Léon-Paul Fargue

hommage à ceux qui, solitairement, défendaient les principes essentiels du symbolisme, contre ceux qui en faisaient un commerce éhonté.

Dans ces conditions, on n'est pas surpris de voir Roger Vitrac prendre parti, à haute et intelligible voix, pour Jarry, pour Fargue, contre leurs détracteurs et, plus globalement, contre les ignorants, et cela par-dessus la guerre qui aurait dû marquer un clivage absolu.

Au vrai, bien qu'il soit de deux ans plus jeune, Vitrac appartient à la «génération de 1917», ainsi baptisée par Aragon, celle qui, de près ou de loin, avait vécu le traumatisme de 14-18, et qui ne s'en laissait pas compter. À cet égard, il serait amusant de voir le comportement, strictement identique, des animateurs de la revue *Aventure* avec Arland, Crevel, Dhôtel, Limbour et Vitrac, œuvrant dans la même chambrée, en lien avec ceux qui relevaient de la même classe (au sens de la conscription militaire): Desnos, Prévert et même André Chamson: tous rendirent hommage à la vieille garde symboliste!

*

Pourtant, Vitrac parle ici à la première personne, afin de pointer la solitude de Fargue, qu'il veut aussi infernale que la sienne. Là encore, le propos surprend: ne se projette-t-il pas un peu trop vite sur son modèle, au point de le tirer à lui? Auquel cas il n'y aurait plus de solitaire: ils seraient deux! Comment concevoir comme solitaire un poète auquel est rendu un tel hommage? Vitrac est trop intelligent pour ne pas percevoir le paradoxe. Aussi insiste-t-il sur le caractère poétique de cette solitude, à la manière des *Soledades* de Gongora, comme s'il prévoyait la publication de *Haute solitude*, qui n'interviendra, chez Émile-Paul, qu'en 1941! Le fait est qu'il a pointé une constante de l'œuvre.

Puis il qualifie Fargue de «révolté passif», ce qui, à la réflexion, ne manque pas de vérité.

En somme, et sans qu'il soit utile de s'y attarder davantage, Vitrac ouvre avec Fargue une nouvelle page de son autoportrait, que l'on aurait pu croire totalement différent, sur le plan moral s'entend, car pour le physique, il n'y faut pas songer.

C'est qu'il lui est arrivé une étrange mésaventure, alors qu'il se croyait fortement amarré sur le bateau surréaliste. Il y était apprécié au point qu'on lui confia la rédaction (en groupe) de la préface à la revue *La Révolution surréaliste*, qu'il fut cité par Breton dans son *Manifeste*, qu'Aragon l'appréciait en dépit des querelles surgies lors d'un voyage entrepris à quatre, à pied, autour de Blois, qu'il partageait une solide amitié avec Jacques Baron et tant d'autres. Puis se dessinait l'aventure, exaltante entre toutes, du Théâtre

Alfred Jarry. Et voici qu'une blague, une maladresse, une bêtise (sur laquelle tous les témoins firent silence) le renvoyait dans l'enfer de la solitude : Breton n'admettait pas qu'il ait remis sur sa route, en novembre 1925, une femme dont il entendait se débarrasser. Il le traînerait dans la boue au cours du *Second Manifeste* du surréalisme, et surtout, il le qualifierait de malfaisant, interdisant à quiconque de lui serrer la main.

C'est cette exclusion qu'il raconte ici, émouvante par ses répercussions intellectuelles et sentimentales. Il faut croire que son récit ne répugna pas à tout le monde, puisqu'il allait le poursuivre sous le titre « Le voyage oublié » dans les n° 47 et 48 de la même revue, en 1928.

Il n'y a pas lieu de penser que Fargue ait jamais traversé épreuve semblable (quoique !). Mais la règle implicite de l'hommage, qui consiste à parler de soi sous prétexte de portraiturer l'autre, donne l'occasion à Vitrac d'évoquer ses propres épreuves, les difficultés par lesquelles il est passé, et passe encore, pour comprendre Fargue par empathie, autrement dit, par identification : « Ah ! insensé qui crois que je ne suis pas toi ! » disait déjà le père Hugo.

Encore que l'exercice puisse se révéler passionnant, il serait un peu vain de se livrer à une comparaison de la poétique du portraitiste et du portraituré. Bornons-nous à relever quelques points de convergence, à partir des dédicaces notamment. Il nous semble que, chez Vitrac, la totalité de ce qui nous est donné à lire de « Peau-Asie (*fragments*) » fait signe, d'assez près, aux exercices spirituels de Fargue. Il y a d'abord ces contrepèteries en série : « Ambre amassé. Amants embrassés », puis par extension à l'infini : « Les chevaux ont oublié la danse : la chance de vos sabliers. Les serpents de neige sont coupés par des serpes d'argent. Les hommes en habit deviennent des ombres d'amis. Haine de vie, oubli du passé. ET MAINTENANT ASSEZ DE PUBLIC⁵. » Et encore cette longue suite de quatrains dédiés à Fargue sous le titre « La barrière en feu », parue précédemment dans *Les Feuilles libres*, avec son approbation évidente :

Chair habile Exil de la vie et de l'amour
Deux grands squelettes s'invitaient
et se broyaient bouche à bouche
dans la vapeur du café et de la nuit. (*Dés-Lyre*, p. 61)

Faudrait-il, dès lors, s'étonner que de telles constructions soient publiées dans un recueil intitulé *Humoristiques*? Afin de poursuivre,

5. Roger Vitrac, *Dés-Lyre*, *op. cit.* p. 31-32.

Roger Vitrac et Léon-Paul Fargue

très succinctement, cette convergence des deux poètes, on observera que dans « Le Voyage oublié⁶ », Roger Vitrac mentionne « le cri de Léon-Paul Fargue » : « Josaphat, pour revoir les miens ! » qui provient de l'*Anthologie de la nouvelle prose française* (1926) plutôt que du n° 13-15 de *Commerce* (1927) dont la formulation est différente : « Josaphat, et revoir les miens ! Sur ces paroles, transmises d'harmoniques en harmoniques, il nous sembla que l'infini jetait du lest, avec un barrissement sourd, et qu'une cassure étoilait l'étendue. La kermesse des mondes parut ralentir... »

On ne saurait mieux achever cette brève confrontation que sur ces échos multipliés d'une œuvre à l'autre.



6. Roger Vitrac, *Le Voyage oublié*, Rougerie, 1974, p.62. Première publication: *Les Feuilles libres*, n° 48, 1028.